

Guy Tapie

Sociologie de l'habitat contemporain

Vivre l'architecture

/ Guy Tapie — Sociologie de l'habitat contemporain Vivre l'architecture / ISBN 978-2-86364-666-3

www.editionsparentheses.com

Éditions Parenthèses

Liminaire

La sociologie de l'habitat aborde un élément primordial de la vie des individus et des sociétés. Quasiment sacralisé, médiateur d'un bien-être universel (s'abriter), l'habitat supporte un chez-soi identitaire et incorpore des traits culturels et sociaux majeurs des groupes pour transmettre des références collectives. D'un usage éclectique et sophistiqué dans les sociétés développées, il est un espace de réalisation de soi, une base de mobilités plus fréquentes et intenses, et stimule l'expérience des individus en même temps qu'il témoigne de leur intégration ou de leur exclusion. De l'intime, où l'individu se replie et se libère, au cercle familial, puis au voisinage et à la collectivité, l'habitat enracine une mémoire individuelle et sociale. L'espace résidentiel porte les traces d'évolutions sociétales majeures. La domination du modèle bourgeois d'habiter a rendu étanches les frontières entre public et privé, deux sphères spatiales et sociales distinctes. Dans la société contemporaine, elles sont paradoxales : le monde s'invite dans l'espace domestique par des technologies de communication innovantes et plus performantes ; l'espace domestique s'en coupe en multipliant les barrières d'accès, physiques ou servicielles. L'individu sociologisé de la fin des années soixante-dix, dans un moment encore gouverné par l'appartenance de classe, mute vers un autre, plus libre de ses choix, aux multiples expériences, aux désirs plus personnels ; individu plus incertain et instable, délesté de convictions sur la force d'un collectif vécu comme anxiogène, il s'approprie l'habitat à l'aune de ses expériences. La diversification des usages est toujours ancrée dans les inégalités socio-économiques (malgré les progrès du confort, le mal-logement reste une réalité), mais l'est aussi désormais dans les besoins objectifs des individus tels que les affichent le droit et les normes et dans la recherche de l'affirmation de soi comme règle d'appropriation. Ce qui pose question à tous, chercheurs et acteurs, pour caractériser des codes partagés d'appropriation au-delà de la singularité de chacun.

La sociologie a reconnu un objet du quotidien au fort pouvoir symbolique, support d'un ancrage territorial des pratiques sociales et culturelles. L'analyse du lien entre social et spatial a nourri

quelquefois de violents débats théoriques sur l'explication des usages, entre importance des formes matérielles et poids des significations sociétales, causalité déterministe mainte fois contestée scientifiquement. Pour les uns l'essentiel est dans la façon dont les individus, les groupes, les institutions et la société investissent l'espace à partir des règles du jeu social ; d'autres privilégient l'importance des dimensions physiques, architecturales et urbanistiques, choix qui a mis l'accent sur les formes matérielles pour expliquer les pratiques.

Une telle liaison ne s'est pas présentée comme problématique pour de nombreux auteurs. Pour Marcel Mauss quand il met en évidence chez les Esquimaux le fonctionnement pendulaire et saisonnier des rites sociaux, entre maison commune l'hiver et tentes dispersées sur un large territoire l'été. Pour Claude Lévi-Strauss quand il analyse le plan d'un village indigène brésilien qui incorpore l'opposition hommes/femmes par la distinction centre et périphérie, et celle entre clans et familles par une partition sud/nord. Il souligne la dialectique entre religion et organisation spatiale et révèle la brisure des croyances causée par la réorganisation du plan (du cercle au damier) du village sous l'autorité des missionnaires chrétiens. Pierre Bourdieu lui, voit dans la maison kabyle la projection spatiale et territoriale de clivages sociaux (relations de genres ou de classes) et l'expression d'une cosmogonie. Chez Norbert Elias, dans la société de cour, un style de vie et l'organisation d'espaces habités¹ convergent, dont l'usage régulateur est « l'étiquette » et la finalité, l'expression du pouvoir royal. Georges Simmel interprète les représentations symboliques des frontières territoriales (le pont, la porte) et, par ailleurs, analyse la naissance d'une civilisation urbaine (modes de vie, état d'esprit) au travers de l'expansion des villes et de l'industrialisation. Maurice Halbwachs insiste sur la relation entre mémoire collective et espace matériel à propos de l'espace ouvrier en particulier. Michel Foucault marque l'importance des dispositifs spatiaux dont le panopticum, symbole de l'enfermement, dans les processus de domination. Plus proche de nous, l'étude de l'espace ouvrier et des beaux quartiers décline les relations étroites entre groupes sociaux et territoires. Tous le font à partir d'un regard approfondi sur l'essentiel, la pratique, le symbole, le changement social². Le logement incorpore dans sa matérialité, dans la

¹ Pierre Bourdieu, *Le Sens pratique*, Paris, Minuit, 1980. Norbert Elias, *La Société de cour*, Paris, Flammarion, 1974. Maurice Halbwachs, *Classes sociales et morphologie*, Paris, Minuit, 1972. Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques* [1950], Paris, Plon, 1980. Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, Puf, 1983. Georges Simmel, *La Tragédie de la culture*, Paris, Rivages, 1988. Institut de sociologie urbaine, *Les Modes de vie, Approches et directions de recherches*, contrat DGRST, 1975.

composition de ses espaces, dans son mobilier, les habitus de classe : « Si l'on peut lire tout le style de vie d'un groupe dans le style de vie de son mobilier et de son vêtement [...] c'est aussi parce que les rapports sociaux objectivés dans les objets familiers, dans leur luxe ou dans leur pauvreté, dans leur distinction ou leur vulgarité, dans leur beauté ou dans leur laideur s'imposent par l'intermédiaire d'expériences corporelles aussi profondément inconscientes que le frôlement rassurant et discret des moquettes beiges ou le contact froid et maigre des linoléums déchirés et criards, l'odeur âcre et crue de l'eau de Javel ou les parfums imperceptibles. Chaque intérieur exprime, dans son langage, l'état présent et même passé de ceux qui l'occupent, disant l'assurance sans ostentation de la richesse héritée, l'arrogance tapageuse des nouveaux riches, la misère discrète des pauvres³. » Pour Pierre Bourdieu, aucune structure matérielle n'échappe au déterminisme du social, pas même les plus ordinaires.

Au croisement de l'anthropologie, de la sociologie, de l'architecture et de l'urbanisme, d'autres voies ont analysé les modes d'appropriation des espaces de vie. Un courant d'analyse socio-architecturale a posé avec force la question des rapports entre conception architecturale et usagers dans la continuité d'une réflexion sur l'articulation entre modes de vie et espaces habités. Par ailleurs, un courant de la recherche architecturale et urbaine s'est préoccupé de la façon dont les concepteurs ou experts projettent et matérialisent les aspirations résidentielles des habitants⁴. Le concept d'appropriation sert la connaissance des relations usagers/architecture et l'identification des pratiques sociales et culturelles. Certes le fondement problématique est la critique des pratiques des concepteurs, architectes compris ; mais l'approche affine le regard sur la pratique de l'habitat qui s'est diversifiée au fur et à mesure de la modernisation économique, d'une division du travail accentuée, de besoins plus complexes liés à la montée en puissance de l'individu et à la reconnaissance de sa liberté d'action. En ce sens, l'articulation des réflexions entre architecture et sociologie a conduit à des analyses poussées sur le terrain de l'habitat et des formes urbaines ou architecturales⁵. De

² Pierre Bourdieu, « Effets de lieu », in *La Misère du monde*, Paris, Seuil, 1993. Michel Pinçon, Monique Pinçon-Charlot, *Dans les beaux quartiers*, Paris, Seuil, 1989.

³ Pierre Bourdieu, *La Distinction, Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979.

⁴ Michel Conan, *Concevoir un projet d'architecture*, Paris, L'Harmattan, 1990. Daniel Pinson, *Usage et architecture*, Paris, L'Harmattan, 1993.

⁵ Jean-Michel Léger, *Derniers domiciles connus*, Paris, Créaphis, 1995. Daniel Pinson, *Du logement pour tous aux maisons en tous genres*, Paris, Plan Construction Architecture, 1988.

multiples facteurs sont mis à contribution pour expliquer les usages et le vécu des espaces quotidiens : psychologiques (biographies des individus, habitudes acquises) ; environnementaux (situation géographique, localisation, disposition des espaces) ; socioculturels dont l'appartenance à une classe d'âge, à une catégorie sociale, à un genre, à un groupe culturel. L'analyse de l'usage s'est ainsi dégagée d'un fonctionnalisme taylorisé tel que l'imaginait le Mouvement moderne (l'habitat comme l'usine des ingénieurs) et d'une référence excessive à l'imaginaire domestique tel que le véhiculent des démarches anthropologiques. La diversité des entrées n'a d'égale que celle des méthodes : enquêtes statistiques⁶, enquêtes qualitatives ou observations ethnographiques.

L'affirmation d'une causalité univoque entre social et spatial a laissé le terrain à des approches plus dialectiques intimant la prudence aux sociologues quand ils nient toute autonomie de la forme et aux concepteurs quand ils croient détenir les clés d'un « bon » usage ou plus encore celui du futur. Le retour en force d'analyses empiriques, l'écoute du réel et la méfiance vis-à-vis de théories globales, souvent critiques, ont légitimé des analyses intermédiaires comme celle des modes d'appropriation, entre forme spatiale et pratiques.

Sans rechercher l'exhaustivité⁷, nous développons notre sociologie de l'habitat à trois niveaux. D'abord, une approche socio-historique fixe le décor. Elle montre la constitution d'expériences résidentielles au travers d'une sociologie des usages sociaux de l'espace et de processus de distinction et de ségrégation. Ensuite, une observation plus ciblée décrit des morphologies représentatives de situations contemporaines d'habitat. Espaces habités qui mettent au centre la singularité des individus plus que l'homogénéité de classe, la sécurité plus que l'échange, l'échelle du voisinage plus que celle du groupe social. Ce ne sont pas les seules car nous aurions pu y inclure la réhabilitation des grands ensembles d'habitat social ou le nombre croissant des sans domicile fixe — situation limite révélatrice d'une mise à l'écart d'individus de plus en plus jeunes. Si l'on peut parler d'appropriation dans le sens où chacun se dote de limites spatiales pour y déployer ses activités et projeter un sens, il n'est

⁶ Collection « Données sociales », Insee.

⁷ Nous intégrons dans nos réflexions une analyse de la littérature existante et des enquêtes de terrain que nous avons réalisées de 1985 à 2010. Pour une vue générale et synthétique, les dictionnaires et encyclopédies apportent les savoirs nécessaires. Jean-Paul Flamand, *L'Abécédaire de la maison*, Paris, Éditions de La Villette, 2004. Marion Segaud, *Anthropologie de l'espace, Habiter, fonder, distribuer, transformer*, Paris, Armand Colin, 2010. Marion Segaud, Jacques Brun et Jean-Claude Driant (dir.), *Dictionnaire de l'habitat et du logement*, Paris, Armand Colin, 2002.

pas question d'habitat dans un sens moderne⁸. Enfin, au travers d'une théorie sur l'appropriation, sont mises en regard des formes architecturées et des pratiques pour saisir l'ajustement de la conception des espaces aux attentes et aux usages.

Nous avons sciemment limité nos investigations à une sociologie des pratiques alors qu'une partie de la sociologie de l'habitat aborde d'autres grands thèmes : les politiques publiques, les dynamiques des marchés et les systèmes d'acteurs. Ce n'est pas nier la pertinence de telles approches ni leurs apports mais c'est considérer qu'elles peuvent faire l'objet d'une présentation à part entière.

Les choix des textes, des ouvrages, des recherches, des références sont partiels et partiels. Ils révèlent le travail engagé depuis presque quarante ans dans le cadre de champs académiques établis (la sociologie), quelquefois d'essence pluridisciplinaire (la socio-architecture de l'habitat) ou encore du côté des savoirs de l'action. Nous présentons une part de la capitalisation théorique et méthodologique en œuvre alors que les conditions sociétales actuelles appellent un renouveau.

⁸ De nombreux travaux sociologiques se sont concentrés sur les lieux d'exclusion et nous ne pourrions que répéter ici ce que d'autres ont justement analysé.

Usages sociaux et individualité

La ville a généré de nouvelles morphologies ancrées dans la société industrielle puis post-industrielle. Reprendre les travaux de l'école de Chicago sert la démonstration du passage de la communauté à la société et l'analyse de la ségrégation résidentielle pour aborder le quartier, unité territoriale de base de l'habitat (« Des espaces d'habitat socialement ségrégés »). Dans le cas français, trois expériences majeures ont marqué la période contemporaine et supportent des processus sociologiques essentiels : les grands ensembles de logements sociaux et la cohabitation ; des formes pré-modernes d'habitat (le bidonville) et l'exclusion sociale ; le pavillon, pratiquement une icône culturelle, et l'individualité (« Des expériences résidentielles structurantes »). Les cadres physiques et territoriaux contemporains s'inscrivent aussi dans une évolution sociétale saisie par la montée en puissance de l'individu, le rejet de la société et la transformation des modes de vie. Certains nomment simplement cela « la demande » ou « les besoins », sources de réflexion pour définir et ajuster les politiques publiques, les produits immobiliers ou les formes architecturales (« Trame sociétale et espace résidentiel : individu, société, modes de vie »).

Des espaces d'habitat socialement ségrégés

Le fondement le plus ancien de la collectivité humaine n'est pas l'habitat mais le sacré qui donne un sens à l'existence. Les premiers peuples nomades distinguent assez radicalement deux sortes d'activités, celles qui servent à la survie du groupe, celles qui dans des lieux précis au cours de leurs déplacements se réfèrent à la vie collective (emplacement des tombes et autres monuments funéraires pour être en lien avec les ancêtres). Ces lieux sont ceux d'une vie plus intense, de moments festifs, de retrouvailles, expression d'un rapport au monde. Le fait religieux structure les premiers groupements humains et leurs relations internes plus encore que l'économie et le politique. L'affirmation

communautaire évite toutes sortes de conflits et privilégie l'intégration. Le groupe humain met en œuvre des moyens techniques pour assurer son existence (se nourrir et s'abriter). Dans ces conditions, des caractéristiques bioclimatiques et physiques offrent des ressources matérielles (nourriture, matériaux essentiellement) que l'homme utilise pour établir ses lieux de vie.

La civilisation villageoise découle d'une sédentarisation progressive des établissements humains : on s'installe durablement et l'on crée des conditions spatiales protectrices. Les organisations sociales sont « traditionnelles » au sens où elles vivent en constante référence avec le moment de leur naissance et le maintien d'un état. Elles sont sans histoire et sans progrès. Le temps est immuable, organisé en cycles qui se répètent. Le récit de l'origine est un mythe transmis de génération en génération, qui fait autorité. Il se répercute sur toutes les règles de la vie sociale : le mariage, la hiérarchie des groupes, les rapports sexuels et de parenté, l'économie. Cet ordre symbolique donne une unité fondamentale aux activités du groupe. La recherche d'intégration est permanente au nom de ce rapport au monde, ce qui procure des repères stables à ceux qui appartiennent au groupe mais exclut les autres. La cristallisation des activités humaines dans des centres urbains change progressivement le monde, sans que jamais soit abandonnée l'idée de village comme mode d'expression d'une unité de vie sociale et d'habitat au sens écologique.

Dans la lignée des travaux de Max Weber sur la ville¹ ou des utopistes de la fin du XIX^e siècle, la sociologie urbaine du début du XX^e siècle a concentré ses démarches sur l'appropriation des territoires et a focalisé le regard sur la dialectique entre dynamiques spatiales et sociétés. L'émergence de l'école de Chicago² (1915-1935) est une étape significative de l'histoire de la discipline. Ses membres pressentent l'entrée dans une nouvelle civilisation urbaine au travers de deux phénomènes majeurs : une concentration d'individus sans commune mesure avec ce qu'il s'était passé jusqu'alors ; l'installation de migrants au sein des mégapoles, pris entre le désir de préserver leurs modes de vie natifs et celui d'assimilation à un monde nouveau. L'un des fondements de la prise de possession des lieux est la compétition spatiale à l'image des processus observés chez

¹ Max Weber, *La Ville*, Paris, Aubier-Montaigne, 1982.

² Yves Grafmeyer, Isaac Joseph, *L'École de Chicago, Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Éditions du Champ urbain, 1979. Raymond Ledrut, *Sociologie urbaine*, Paris, Puf, 1979. Louis Wirth, *Le Ghetto*, Saint-Martin-d'Hères, Presses universitaires de Grenoble, coll. « Champ urbain », 1980.

les espèces animales ou végétales ; la conséquence est la création de structures de vie adéquates, en d'autres termes un habitat.

La ville est ainsi une mosaïque de territoires dont l'identité de chaque élément est marquée par un groupe social ou ethnique dominant et par une vie de quartier souvent originale. Une mosaïque qui vue de plus haut et de plus loin renvoie une image d'unité globale au-delà de la singularité de chaque composant. La ville est plus que l'agrégation physique d'individus ou de territoires, elle est un état d'esprit qui lui donne son unité. État d'esprit dont les traits principaux sont la tendance à l'individualisme, l'impersonnalité des relations, la compétition entre individus et groupes, des engagements collectifs sélectionnés, l'aliénation et la déviance. Inversement, la ville admet des brassages culturels, des formes d'émancipation politique, une tolérance de l'autre et du marginal et une cohabitation physique pacifique entre groupes sociaux et ethniques. Cette personnalité sociale sera traduite dans un concept, l'urbanité, repris par les professionnels de la ville pour signifier l'art de vivre dans les métropoles et le dissocier de la sphère domestique. L'architecture et la gestion de l'espace urbain sont les signes de l'émergence d'une société complexe et territorialisée : le développement de la vie suburbaine dans des lotissements cossus d'où émergent un style et un mode de vie d'une bourgeoisie modernisatrice ; la construction des premiers buildings, regroupés dans le centre ville, qui expriment le pouvoir grandissant des puissantes oligarchies économiques ou spéculatives ; les espaces entre centre et banlieues résidentielles, zones de transition où se concentrent la pauvreté et les « hobos³ ». Il est aussi possible de quasiment visualiser les changements d'occupation territoriale quand la partie pauvre de la population noire prend possession d'un territoire socialement en déclin, bloc par bloc (maximum 10 logements) séparés de grands espaces (100 m), sur de longues avenues (4, 5, 10 km et plus). C'est ainsi que se forment les quartiers.

À propos des migrants intérieurs (noirs) ou venant d'autres pays (italiens, allemands, asiatiques), ces auteurs théorisent le changement d'usage des territoires par l'identification d'un cycle temporel en quatre temps. La compétition propre aux sociétés contemporaines (division du travail de plus en plus forte, déclin des communautés d'origine) explique les déplacements de populations à l'échelle internationale, qui trouvent en un lieu leur territoire de vie. Puis le conflit oppose migrants et autochtones. Ensuite c'est le moment de l'adaptation, de l'évolution d'un groupe vers des formes normalisées de vie

³ Nels Anderson, *Le Hobo, Sociologie du sans-abri* [1923], postface d'Olivier Schwartz, Paris, Nathan, coll. « Essais et recherches », 1993.



Chicago : le « loop » et l'extension pavillonnaire.

Chicago, 2009.

collective. Enfin, l'assimilation est une possibilité quand les différences entre groupes se sont estompées et que leurs valeurs respectives se sont mélangées (changement de religion, mariages mixtes). C'est là une vision optimiste des processus d'intégration des populations migrantes alors que beaucoup pensent que deux systèmes raciaux ou religieux distincts ont plus de chances de perdurer : opposition qui repose sur la ségrégation spatiale et la violence politique. La ville garde néanmoins une capacité à opérer des mélanges par le brassage des populations.

Dans les années soixante, la sociologie marxiste⁴ française s'est emparée des questions d'habitat en considérant qu'il est « le reflet actif » de la structure sociale et des conflits qui la traversent. Ces perspectives critiques contestent vigoureusement l'adéquation spontanée entre modes de vie et territoire et l'angélisme naturaliste qui voudrait que se rencontrent un lieu et une population. La théorisation marxiste de l'urbain met l'accent sur l'extension de la domination capitaliste à la sphère de la consommation où se renouvelle la force de travail. Grandes entreprises, fractions de l'appareil d'État et agents des classes dominantes sont les acteurs principaux de l'organisation et de la production du territoire. La finalité d'une alliance objectivée est de contrôler sur le terrain du logement et de l'habitat la reproduction de la force de travail. L'espace est porteur d'inégalités spatiales et sociales plus que le cadre adapté des modes de vie des classes populaires ou ouvrières en particulier. Les processus de ségrégation sont au centre de ces théories sociologiques pour montrer les mises à l'écart ou l'exclusion de groupes sociaux et les rapports de domination qui les produisent. À la fin des années soixante, on explique ainsi la transformation des villes, la construction des grands ensembles de logements sociaux, les rénovations des centres urbains et la disparition des quartiers populaires, voire l'étalement des villes du fait des lotissements de maisons individuelles.

Dans cette effervescence du milieu de la recherche architecturale et urbaine, des théories émergent qui ont pour postulat qu'espace et activités humaines s'élaborent de manière dialectique pour créer des lieux de vie pertinents (individuels et collectifs), et ce en se concentrant sur l'espace architectural⁵. Henri Lefebvre⁶, sans abandonner quelques fondements marxistes, pose que l'espace est autre chose que le simple support matériel de rapports sociaux qui se définissent ailleurs. Nicole

⁴ Manuel Castells, *La Question urbaine*, Paris, Maspero, 1972. Manuel Castells, Francis Godard, *Monopolville, Analyse des rapports entre l'entreprise, l'État et l'urbain*, Paris-La Haye, Mouton, 1974. Pour un regard rétrospectif : Alain Hayot, « Des sciences sociales pour faire la ville », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, n° 32-33, 1995. Bruno Lepetit, Christian Topalov (dir.), *La Ville des sciences sociales*, Paris, Belin, 2001.

Haumont et Henri Raymond⁷ sont plus explicites sur l'existence de modèles socioculturels dans la façon de s'approprier les territoires. Ils opposent les pratiques de l'espace habité et les perceptions dans les grands ensembles de logements sociaux et l'habitat pavillonnaire, lieu d'un nouveau mode de vie et d'un nouvel ordre social, en recourant au concept d'appropriation. Le triptyque espace public, espace de transition, espace privé, est homologué aux types de relations sociales : la société, la sociabilité quotidienne — entre autres de voisinage —, l'individu. L'impact de la culture sur les pratiques spatiales et les tentatives de théorisation de l'usage de l'espace par le concept de proxémie⁸ confortent l'audience de ces approches auprès des professionnels de l'espace. Les perceptions, significations, représentations et usages de l'architecture sont devenus si ce n'est des objets scientifiques à part entière, tout au moins des dimensions à observer pour qualifier les phénomènes sociaux et culturels.

Progressivement une socio-anthropologie de l'habitat appliquée aux quartiers urbains retrouve une audience et une légitimité en continuité avec les démarches de l'école de Chicago. Ces approches plus finalisées, plus pragmatiques, ont essentiellement pour terrains d'étude les quartiers de banlieue inscrits dans les politiques de la ville : beaucoup ont l'espoir de casser la spirale de l'exclusion urbaine. La correspondance entre formes urbaines et sociales est partie intégrante de l'analyse, de l'explication des pratiques. Les méthodes ethnographiques garantissent une sorte d'authenticité pour saisir les modes réels d'appropriation des espaces quotidiens en fonction de la combinaison de variables sociales, ethniques, générationnelles, sexuelles ou territoriales. La sociologie est quant à elle sollicitée pour mieux connaître les territoires d'exclusion et rendre opérationnelle leur analyse. Approches sociologique et morphologique s'articulent pour faire en sorte que les politiques de réhabilitation d'ensembles de logements vieillissants soient plus efficaces.

La ségrégation spatiale par l'habitat est consubstantielle au développement des villes. Sociologues, anthropologues urbains⁹,

⁵ *L'Appropriation de l'espace*, actes de la III^e conférence de psychologie de l'espace construit, Ciaco, 1976. Yves Grafmeyer, *Sociologie urbaine*, Paris, Nathan, 1994.

⁶ Henri Lefebvre, *La Production de l'espace* [1974], Paris, Anthropos, 2000.

⁷ Nicole Haumont, *Les Pavillonnaires*, Paris, Centre de recherche urbaine, 1966. Henri Raymond, *L'Architecture, Les Aventures spatiales de la raison*, Paris, Centre Georges Pompidou, CCI, 1984.

⁸ Edward Hall, *La Dimension cachée*, Paris, Seuil, 1971. Gustave-Nicolas Fischer, *La Psychologie de l'espace*, Paris, Puf, 1981.

⁹ Richard Hoggart, *La Culture du pauvre* [1970], Paris, Minuit, 1991. Anne Raulin, *Anthropologie urbaine*, Paris, Armand Colin, 2001.

géographes et urbanistes ont mis l'accent sur la manière dont les groupes sociaux s'approprient le territoire urbain, des beaux quartiers aux ghettos. La démonstration a déjà été faite du « village urbain ¹⁰ » dans une forme archétypale du quartier. Les quartiers ouvriers se prêtent effectivement à une analyse des spécificités des modes de vie au regard de leur localisation dans la ville et de leurs conditions d'habitat. Ils sont les vestiges de la société industrielle dans des villes en pleine transformation.

L'ethnicité représente un enjeu comparable à la classe et à la nation comme système d'appartenance. L'étude du Near West Side à Londres met en lumière les phénomènes de différenciation ethnique dans un quartier de lotissements sociaux où coexistent alors Italiens, noirs, Mexicains et Portoricains. L'opposition entre Italiens et noirs recouvre des réalités politiques, sociales et culturelles : « Les Italiens sont plus souvent propriétaires de leur logement, ils possèdent les établissements commerciaux du secteur, ils ont intégré les forces de police locale, ils se regroupent à tout âge dans des clubs ayant pignon sur rue, multiplient les manifestations publiques religieuses ou civiques et ne cessent de rappeler la diversité de leurs origines régionales. Par contraste les noirs ont peu de références à leur provenance, habitent des logements publics, n'ont pas de sociabilité organisée pour les adultes, pas d'influences dans les institutions locales et ne disposent d'aucun réseau commercial propre ¹¹. » De même, l'étude d'un groupe de Pakistanais à Londres ¹² montre les dynamiques propres à la communauté. Les formes de solidarité ethnique s'accordent avec une compétition interne et la reproduction de hiérarchies anciennes (les castes dans le cas des migrants indiens par exemple) ou récentes (avec l'émergence d'élites sociales qui contrôlent les institutions locales).

Si l'identité d'un groupe social est mise en valeur, l'implication dans la vie du quartier constitue aussi une pratique compensatoire à une marginalisation dans d'autres segments de la vie sociale. Ainsi, les ouvriers spécialisés femmes et/ou étrangers adoptent des comportements de retrait face à leur travail aux conditions difficiles et contraignantes, mais s'investissent davantage dans la famille ou la communauté. Il est d'ailleurs significatif que le travail à la chaîne emploie plus fréquemment

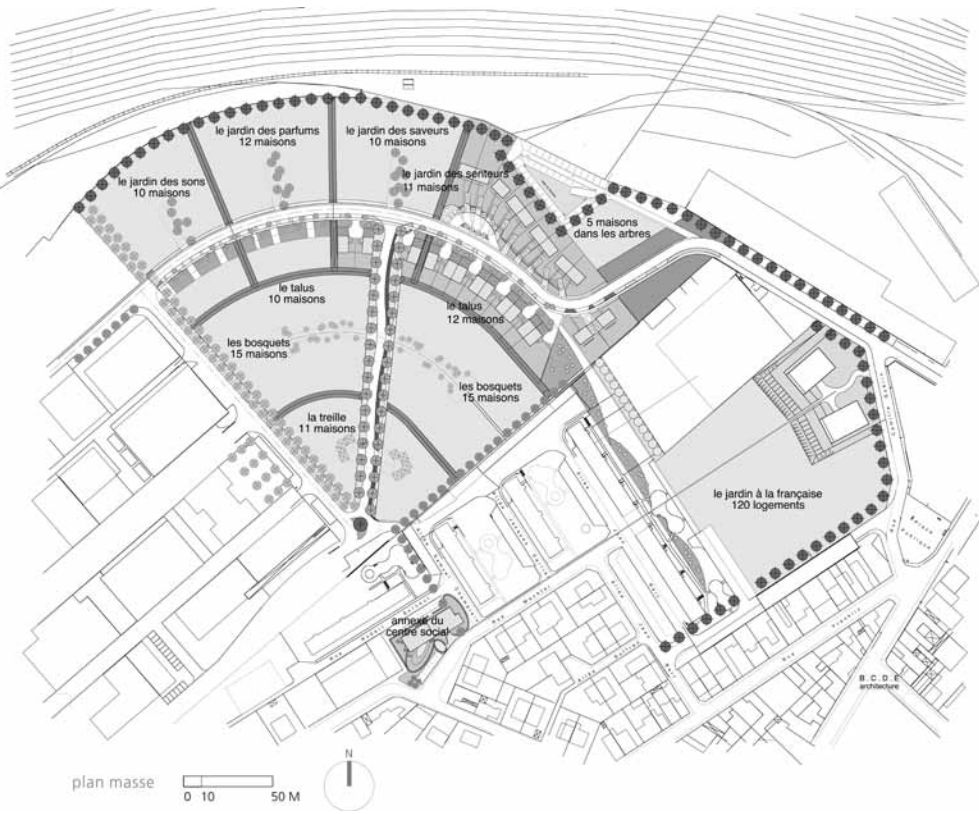
¹⁰ Michael Young, Peter Willmott, *Le Village dans la ville* [1957], Paris, Centre Georges Pompidou, CCI, 1983.

¹¹ Ulf Hannerz, *Explorer la ville*, Paris, Minuit, 1983. Anne Raulin, *op. cit.*, 2001, p. 121. L'auteur cite un travail de Gerald Suttles, *The Social Order of the Slum, Ethnicity and Territory in the Inner City, Chicago*, University of Chicago Press, 1968.

¹² Pnima Werbner, *The Migration Process : Capital, Gifts and Offerings among British Pakistanis*, New York, Berg Publisher, 1990, cité par Anne Raulin, *op. cit.*



Village urbain à Singapour et quartier chinois.
Singapour, 2010.



Cité-jardin du XXI^e siècle : plan de masse du Petit-Bétheny.

Bétheny, nord de Reims, 2006.

Cette cité-jardin contemporaine regroupe 85 maisons et 2 bâtiments collectifs. Les intentions de ses concepteurs associent le bien-être individuel, le savoir-vivre collectif et une architecture originale qui tranche avec les nombreux lotissements privés, peu soucieux de composition de l'espace public. La dimension paysagère se prolonge dans les maisons par la déclinaison d'une esthétique contemporaine et d'un niveau de confort.

In situ architecture et environnement et François Lausecker ; Atelier d'architecture et d'urbanisme Marjolijn et Pierre Boudri.

marché annuel aux légumes. Si les espaces partagés sont présents en de nombreux points de la cité, leurs dimensions semblent trop réduites pour des événements collectifs festifs et ludiques. Néanmoins la hiérarchie des espaces (closes-cité), la thématique très porteuse d'échanges (le paysage, le jardin, les plantes) et la volonté d'animation ouvrent des opportunités pour dynamiser la vie collective et la sociabilité quotidienne.

Souvent les conditions d'habitat (un habitat singulier) et de classe (conscience collective forte, solidarité) expliquent l'implication dans les relations de voisinage ou dans la vie de quartier, relations désirées ou obligées. Ainsi une partie des habitants de la cité-jardin est-elle issue de logements collectifs et avait-elle pour habitude d'échanger des services ou simplement de discuter lors de rencontres régulières devant l'immeuble, sur le palier, dans les commerces ou les lieux d'activité. Beaucoup étaient attachés au voisinage et quelques-uns expriment d'ailleurs leur crainte de perdre la dimension relationnelle en déménageant pour des maisons individuelles. D'autres cherchent à rompre une solitude exacerbée par leur ancien mode de logement, une maison à la campagne ou loin des commodités. Discuter, regarder ce que font les autres, s'intéresser à la vie de quartier sont de nouvelles envies. Une autre partie des locataires semble *a priori* plus distante vis-à-vis de relations de voisinage trop fusionnelles : les uns s'extraient de situations de voisinage conflictuelles devenues inacceptables ; les autres privilégient des pratiques plus individualistes. Les expériences résidentielles précédentes conditionnent le vécu actuel, mais le sentiment général est que la maison et l'organisation en îlots laissent une marge de manœuvre plus forte pour choisir son mode de vie.

La vie en close

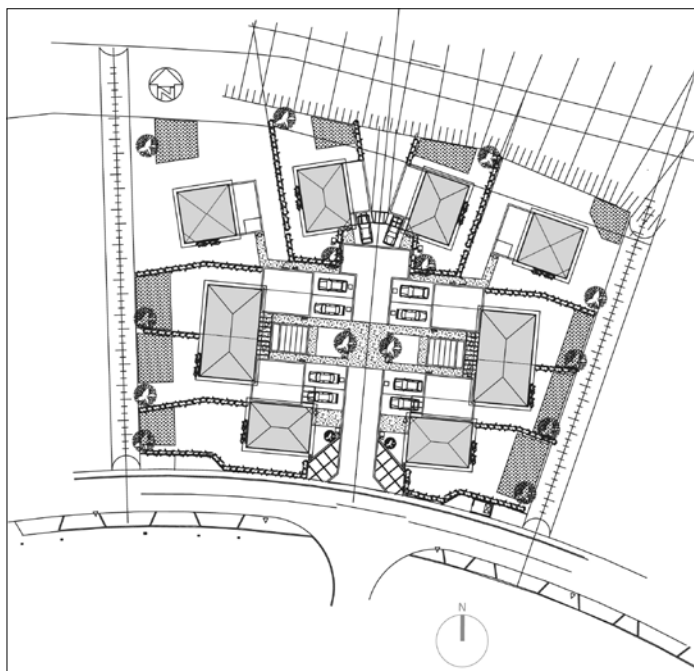
La vie sociale à l'intérieur des closes est le produit d'une double logique spatiale — les impasses —, et sociale — l'attente des habitants en matière de relations de voisinage. Plusieurs motifs sont à l'origine de tels liens même s'ils peuvent se limiter à des saluts polis. Ainsi ce retraité met-il l'accent sur la solidarité générationnelle : « Les voisins sont charmants. Je bricole et comme ils savent que je suis malade, ils viennent m'aider. » L'origine de bonnes relations s'ancre dans l'emménagement, moment initiatique partagé qui fait découvrir en même temps un nouveau lieu : « On a presque tous emménagé en même temps et on a fait la Fête des voisins. Et puis cela a continué, les anniversaires, la réussite aux examens de la fille du voisin, on regarde les matchs de foot ensemble à la télé¹⁶. » D'autres trouvent un contexte adapté à leur épanouissement personnel et se découvrent des envies inconnues : « Je suis quelqu'un de très renfermé ; moi j'aime bien la peinture, la poésie, je suis toujours chez

moi et depuis que je suis là je m'extériorise. Je vais vers les gens ce que je ne faisais pas avant. Dans la maison, je suis bien.» Au point de regretter un départ probable pour la maison familiale dans les Vosges, «pour son mari». La sociabilité du close est aussi co-veillance attentionnée : «Ah, mon voisin a laissé sa lumière allumée. Je vais l'appeler, il faut que je m'en occupe.» L'impasse a un signe de reconnaissance, un flamant rose ; il a été récemment dérobé, mais «il coûtait vingt euros. On s'est tous cotisés, on en a acheté un autre et il sera scellé. C'est moi qui vais le faire et le voisin fera la plaquette.» La chaleur des relations sociales est alors partagée par tous et confirmée : «On a des rapports entre voisins magnifiques, on s'entend très très bien, comparé aux deux autres impasses à côté. On est très soudés.» En l'occurrence le dispositif spatial est en adéquation avec les pratiques des occupants, à la fois générateur et réceptacle d'une appropriation collective.

Quand une dynamique collective émerge dans un close, les habitants partagent des moments de vie : apéritifs, barbecues, Fête de la musique, Fête des voisins, sortie des écrans de télévision pour regarder ensemble et en plein air les matchs de l'équipe de France de football : «On reçoit un mot dans les boîtes aux lettres disant vous êtes invités. L'année d'avant j'y suis allé, c'est sympa chacun emmène une tarte, une bouteille, il devait y avoir cinquante personnes, un chapiteau. Puis après on va chez les uns les autres. Ma voisine, elle est d'origine marocaine, elle avait fait des pâtisseries au miel, c'est super.» Des relations sociales positives engendrent un sentiment de confiance et amènent certains à aller vers leurs voisins malgré des réticences initiales : «C'est assez convivial, il y a beaucoup d'enfants autour de nous, ça donne de la vie. J'aime bien être entourée comme ça, on ne sait jamais, on aurait besoin d'un service ou d'une urgence ; il y a toujours quelqu'un pour prêter main-forte à l'un ou à l'autre. Ça y fait beaucoup le cadre, et puis bon les gens sont sympathiques.»

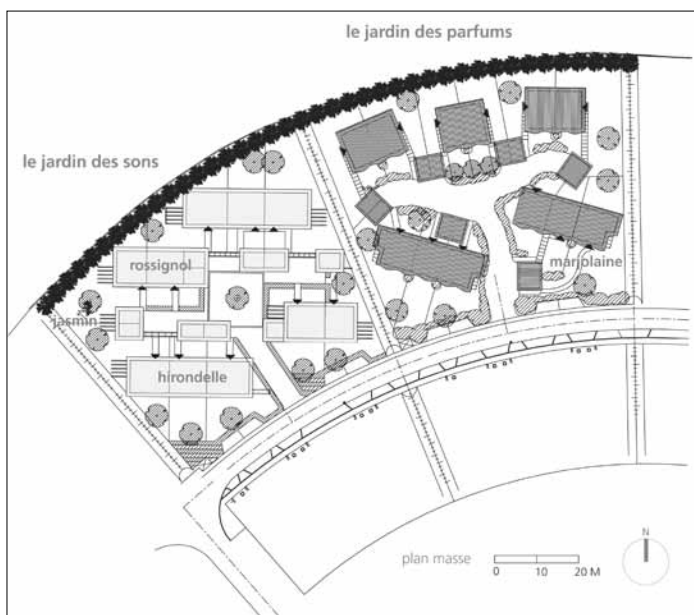
Tout devient naturel dès lors que les relations se sont normalisées et chacun anticipe sur le désir et les pratiques des autres : «Ce soir nous allons faire une soirée foot et mettre la télé dehors avec les voisins, chacun amène un petit truc, on s'organise ça devant parce qu'on ne se voit pas la journée mais on sait que comme les Français ont gagné, on va faire une soirée entre voisins. Ma voisine du n°1, le voisin du n°2 est parti en vacances ce matin, mes voisins du n°3, une amie mais ce n'est pas sûr parce qu'elle travaille du matin. Le voisin là, il va sûrement sortir pour voir le foot avec nous, les voisins du 5, ils vont participer. Les

¹⁶ Les entretiens ont été réalisés en 2006 pendant la Coupe du monde de football en Allemagne.



Plan de close.

Cité du Petit-Bétheny. Bétheny, nord de Reims, 2006.
Architecte : Bernard Bonhaume.



Plan de close.

Cité du Petit-Bétheny. Bétheny, nord de Reims, 2006.
Architecte : Atelier Kaba.

tout nouveaux voisins du n° 6, ils vont venir, au n° 7 les dames font des petits plats froids et ils viennent. Au n° 8, elle vient d'arriver, donc on commence à l'acclimater, plutôt que d'être toute seule à déprimer dans son petit bout de terrain, je lui dis de venir avec les enfants puis ça permet aux mamans de discuter de tout et de rien. On se rend compte que l'on est toutes mamans et que l'on a les mêmes soucis et que les mecs, c'est tous des gamins. Et puis les voisins du n° 10 vont arriver aussi. » Le respect mutuel des espaces privés est aussi un facteur de bon voisinage car chacun a le choix, grâce à la maison et à la bonne isolation phonique, selon les moments de la journée, d'être dedans ou dehors.

La sociabilité peut donc être simple et naturelle, tantôt féminine et tantôt plus masculine. Le jardin y invite spontanément alors qu'en comparaison le palier des immeubles est vécu comme un lieu de passage. Il est générateur de discussions et d'invitations réciproques, simplement pour prendre un verre ou un café. En toute simplicité, le contact s'établit facilement : « L'ambiance est bonne. Le tutoiement est passé de suite, et puis c'est vrai, la différence d'âge n'est pas énorme, on est à peu près tous de la même génération. Et quand quelqu'un fait quelque chose, il y en a toujours un ou deux qui viennent l'aider. » Les enfants sont aussi les médiateurs traditionnels de telles relations : « Les mamans se mettent là, on peut papoter. On est dos à la rue et comme ça, ils n'ont pas le droit de passer. On est debout, on se met là et on attrape des coups de soleil à papoter là. On parle de tout et de rien, donc je pense qu'il y a un bon relationnel. S'il y a des voisins qui partent, ils peuvent nous laisser les clés pour aller donner à manger aux chats. Il y a toujours quelqu'un de disponible pour aller nourrir les chats, toujours quelqu'un pour arroser les fleurs. Il y a une bonne entraide entre les uns et les autres. »

Dans d'autres closes, la vie collective est plus limitée et si l'impasse facilite les relations, elle ne garantit pas un bon voisinage. L'alchimie s'avère aléatoire, même si la proximité impose la mise en œuvre d'un minimum de savoir-vivre. Les liens sont aussi plus ténus quand certains habitants ne souhaitent pas les pousser afin de préserver leur intimité : « Libre aux gens du quartier d'y participer. Bon moi je n'y participe pas parce que j'estime que je vois pas pourquoi on parlerait tous ensemble et puis qu'après on ne se dirait plus bonjour. Je trouve ça ridicule, mais je loupe peut-être quelque chose, hein ! » D'autres pratiques quotidiennes provoquent des tensions comme le stationnement ou les jeux de ballon des enfants. Elles font l'objet de remarques. Alors que, pour l'un, « ça ne gêne personne », pour l'autre, « les voitures [...] dérangent, il y a des gamins qui jouent et les gens passent par ici comme raccourci et ils roulent. Ça c'est vrai, la circulation est mal faite. » Après réflexion, une habitante met l'accent sur deux raisons entremêlées pour expliquer les

relations sociales un peu distantes à l'intérieur de son close : le clivage générationnel et l'ouverture à la communication. Il y a davantage de personnes âgées dans son impasse : « C'est de notre génération, ce sont des gens assez reclus, assez vieux jeu, ils ne donnent pas envie de leur parler. » Il n'est pas fait référence à des éléments spatiaux qui contraignent la sociabilité. La même habitante souligne d'ailleurs les relations existantes avec des proches, une amie qui habite en face et des enfants qui se fréquentent et se lient d'amitié. Les enfants ont leur propre univers de référence, qui dépasse largement celui des parents.

Des tensions existent aussi quand certains investissent « systématiquement » un espace extérieur particulièrement attractif : « Ça fait deux semaines de suite qu'on reçoit du monde, il fait beau, on ne va pas rester enfermé, on ne va pas se coucher à 8 h, et puis bon, le barbecue, on boit un coup, on s'amuse, c'est comme le monsieur nous dit : "Tant qu'il n'y a pas de musique, je ne dirai rien. Mais bon le grand-père, méfiez-vous, il serait capable d'appeler la police". »

La vie sociale semble plus limitée dans les secteurs où les maisons sont disposées en ligne ou, pour certaines, jumelées. C'est uniquement là que l'on trouve des habitants en conflit qui ne se parlent plus. « On a eu des problèmes avec eux alors depuis on ne se parle plus. Nous, on était partis en vacances, on ne pouvait pas emmener le chien. La dame a appelé la fourrière et tout ça, donc on a été obligés de rentrer deux jours avant la fin des vacances. Parce que soi-disant qu'il aboyait alors que c'était le voisin qui s'en occupait. On devait s'expliquer, ça ne s'est jamais fait. » Quand les relations sociales se tendent, les habitants se situent volontiers dans une logique de la distinction par rapport à leurs voisins, ce qui n'est pas la norme dans la cité-jardin. La même habitante souligne en effet : « On sait pourquoi il y a certaines personnes qui ne nous parlent pas, vu qu'on a la grande maison avec le grand terrain ; c'est la seule qui a ce terrain, plus grand que les leurs. C'est vrai qu'il y en a, ils aimeraient bien être à notre place, c'est sûr. »

Le close est donc un dispositif spatial qui s'ajuste entre attentes de privatisation et préservation d'une vie collective sélective. Il ne garantit pas une sociabilité de voisinage positive au regard du poids d'autres facteurs sociaux (origine des habitants, forme de sociabilité antérieure). Dans la lignée de l'organisation de l'habitat ouvrier ou des quartiers urbains populaires, il conserve néanmoins une valeur reconnue.

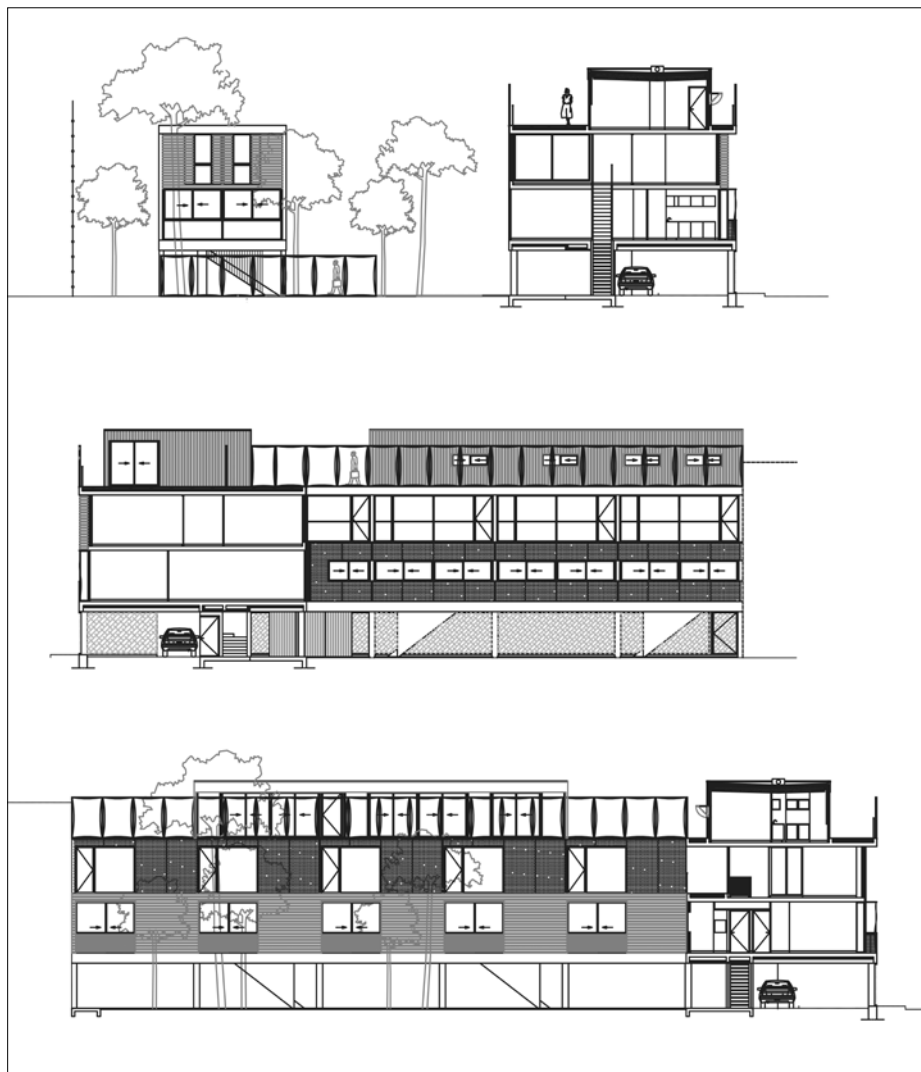
Vis-à-vis, vues, regards : l'œil intrus

Le cas du lotissement dense « Les Diversités » interroge de manière originale la façon dont la vue et le regard sur l'autre participent à la sociabilité de voisinage. Dans cette opération bordelaise, la proximité des logements et les vis-à-vis ont surpris, troublé voire choqué les habitants. La compacité de la construction étonne et détonne alors que son élément de composition de base est la maison individuelle mitoyenne.

Regrouper plus de cent logements sur un hectare est un pari audacieux dès lors que la conception urbaine n'a pas pris en compte la dialectique entre les îlots. L'intervention simultanée de plusieurs architectes amène chacun à défendre son propre projet dans un îlot singulier et à minorer son appartenance à un ensemble immobilier plus large. Aucun concepteur ne semble faire de concession sur le traitement des frontières, « certaines scandaleuses », « brutales », « très choquantes parfois ». Les tensions entre architectes expliquent le déficit de liens entre architectures¹⁷. Les projets s'ajustent les uns aux autres par défaut. La mitoyenneté est traitée au moment du chantier dès lors que l'objet construit se précise. Les solutions sont techniques plus que spatiales et architecturales. Si l'un « a essayé de tenir compte, par les terrasses et les loggias, des ouvertures des uns et des autres », chacun est resté dans sa logique projectuelle sans regarder ce qu'il se passait à côté : obturation des fenêtres, points de vue sur les terrasses des voisins, cloisonnements entre terrasses. L'autre élément fort qui conditionne le regard des uns sur les autres est la présence systématique de grandes baies vitrées pour tous les espaces de jour au nom d'un certain bien-être qui privilégie la continuité entre intérieur et extérieur. Profiter des vues sur la ville, sur l'environnement, sur le ciel, au loin, est un leitmotiv conceptuel.

Les usagers dénoncent les regards intrusifs, s'en accommodent ou les parent. Dans de nombreux ensembles de logements sociaux,

¹⁷ Pourtant, les concepteurs soulignent leur attention justement aux vis-à-vis : « Est-ce que c'est intéressant d'aller privatiser des jardins de pleine terre pour chaque habitant ? La réponse a été non. Il y avait un rapport bâti/vide qu'on n'avait pas envie de pousser dans ce sens-là. Donc, on a rempli le jardin et évidemment, on s'est posé la question des vis-à-vis. C'est même la clé du problème. Donc, on a travaillé à réaliser des maisons "écran". Il y a deux faces de la maison qui sont fermées et deux faces qui sont très ouvertes. À partir de ce principe, on a disposé les maisons qui ont l'air jetées comme des dés après une étude très précise sur les gênes éventuelles. Comment échapper au vis-à-vis ? Justement, par ce jeu d'écran, chaque maison tourne le dos à l'autre et du coup les vis-à-vis sont bien gérés. Les maisons ne sont pas positionnées de façon orthogonale ; elles dansent sur le terrain pour dégager des échappées visuelles très longues. »



Coupe duplex, habitat individuel.

« Les Diversités ». Architectes : Sophie Dugravier, Emmanuelle Poggi. Bordeaux, 2009.

soient autonomes les a fait grandir ce qui n'était pas possible dans l'ancien logement » ; une forme d'assurance sur le futur car les parents espèrent que cette liberté constituera un contrepoids efficace aux sociabilités extérieures plus à risques lors de l'adolescence. Le nombre et le volume des jouets de plus en plus conséquents, l'apparition du bureau d'enfant dans la chambre, la nécessité d'avoir une grande capacité de rangement obligent souvent les parents à attribuer les chambres les plus spacieuses aux enfants et à prévoir des aménagements sans faille (placards, étagères, rangements divers). La partition en niveaux est reconnue par les parents comme un moyen de responsabiliser les enfants. « C'est votre coin, vous vous en occupez. » Le niveau ouvre d'autres possibilités encore. Ici, la chambre avec salle de bains privative est réservée à la fille aînée et celle avec terrasse, aux parents pour agrandir l'espace conjugal et en améliorer la qualité et l'intimité.

De même être un jeune couple n'implique pas une attitude fusionnelle et chacun peut souhaiter garder ses propres habitudes et son intimité. Être deux c'est de plus en plus être « un + un », nouvelle équation de la cohabitation amoureuse qui peut être considérée comme temporaire. « Je voulais qu'on fasse salle de bains à part. Je l'avais rejointe dans son appartement, j'avais une étagère comme ça et elle, elle avait tout. C'est une question de territoire, vraiment, moi j'ai aussi une tonne de produits, de machins, j'aime bien m'étaler. » Et le jeune homme de poursuivre sur la simplicité d'une vie quotidienne qui cadre avec la composition de l'espace : « C'est vraiment pratique le fait de descendre, je vais dans la salle de bains, je fais mon café en regardant à moitié la télé. Je trouve ça très bien voilà cette utilisation quotidienne. »

Dans un autre cas, l'une des chambres d'un T4 devient un « bureau » situé au niveau du séjour et de la cuisine : c'est un espace plus masculin où sont installés l'ordinateur, la télévision, le canapé et la console de jeux. L'usage « desk-loisirs numériques » était prévu dès l'origine. Étant donné la surface de la pièce, la locataire aurait davantage imaginé « un dressing ».

Habitant quasiment le même type d'appartement, un couple plus âgé fait le choix de l'individualisation conjugale après une longue expérience de vie commune. La morphologie du logement favorise un usage personnel par la séparation de la chambre de monsieur (R+1) et celle de son épouse (R+2) pour des raisons de commodités (monsieur est handicapé) mais aussi pour que chacun ait son propre espace de vie : « Je suis là-haut pour dormir tranquille, regarder la télé, peindre. On a deux télévisions parce qu'on n'a pas forcément les mêmes goûts. Et puis, j'aime bien être dehors donc, je profite de la petite terrasse quand il n'y a personne à côté, et du pigeonnier aussi. » Pigeonnier dont madame a fait

L'autonomisation des pièces est confortée par la multiplication de certains objets, signes d'indépendance : la télévision reste dans le salon, elle y est devenue plate et beaucoup plus grande. Elle a gagné les chambres quels qu'en soient les occupants (adulte seul, couple, enfants — jeunes ou plus âgés). L'ordinateur domestique a lui aussi complètement investi les pièces, que sa fonction soit ludique ou de travail (scolaire, professionnel)¹⁹. Ainsi chacun choisit ce qu'il veut faire, quasiment quand il le souhaite, liberté qui rend plus complexe et technique le contrôle parental. Tous les signes de consommation contemporaine (téléphone mobile, baladeur MP3, vêtements) vont dans le sens d'une individualisation d'une culture adolescente ou jeune. Si la chambre en est l'expression, elle n'est pas le seul lieu de référence pour des jeunes qui sont soucieux de préserver leur indépendance.

La reconnaissance des singularités des attentes et des pratiques est un leitmotiv porté par une dissociation des espaces. La superposition des niveaux rend le logement « plus grand » alors que, souvent, les pièces sont petites. L'autonomie relative de chacun (wc, salle de bains) renforce ce sentiment et, notamment dans le cas de triplex, donne « l'impression d'habiter dans un immeuble ». Le jeu sur la verticalité est un dispositif séparateur plus fort qu'une frontière horizontale. Les escaliers quant à eux peuvent être vus comme apportant un cachet supplémentaire ou jugés « étroits et salissants », mais ils pèsent peu sur la pratique : le fait de devoir monter et descendre n'est pas problématique jusqu'à un certain âge.

Quelle que soit la structure familiale, une organisation spatiale en duplex et triplex réalise ou provoque une individualisation accélérée de l'occupation du logement. Établir des frontières de plus en plus étanches entre les occupants d'un logement est un mouvement en marche depuis la fin des années quatre-vingt : à chacun son activité, son bruit, son univers, avec des règles à respecter pour y pénétrer. Il est laissé libre cours à l'appropriation privative. Vis-à-vis des enfants, la pratique est souvent soutenue par des arguments sur la structuration de la personnalité adolescente, surtout produite par une progressive indépendance des comportements. Pour les adolescents, la chambre est une pièce

¹⁹ 97 % des Français ont une télévision, le plus souvent deux ou trois ; 85 %, un lecteur DVD ou un magnétoscope ; près de 60 %, un ordinateur fixe. L'augmentation des accès à Internet et du nombre d'appareils audiovisuels nomades est également à noter (Credoc, « Enquêtes conditions et aspirations de vie des Français. La diffusion des technologies de l'information et de la communication dans la société française », 2009). Olivier Donnat, *Les Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique : enquête 2008*, La Découverte / ministère de la Culture, 2009.



Aménagement niveau de vie : séjour et terrasse.

« Les Diversités ». Architecte : Nathalie Franck. Bordeaux, 2010.



Le séjour, un « niveau à vivre ».

« Les Diversités ». Architecte : Bernard Bühler. Bordeaux, 2010.

l'aménagement soigné ou la composition du décor d'ensemble révèlent un fort investissement affectif et social, signe de l'attention accordée au visiteur (le séjour est souvent rangé, propre). L'organisation du séjour, où se focalise l'activité familiale de plus en plus introvertie²⁰, reflète un processus plus général d'internalisation des activités par l'importation à domicile de loisirs autrefois externes : cinéma, musique. Il se transforme en salle de spectacle privée où l'on voit plus de films que dans les salles de cinéma. D'autres médias domestiques (services d'information, télé-achat, vente par correspondance), par le biais des réseaux de communications en plein essor, relient chaque foyer au monde. L'espace public pénètre l'espace privé et interroge les frontières entre les deux domaines à l'instar du téléphone portable. La conceptualisation et la représentation matérielle de l'espace public et du privatif sont alors mises en question.

Les objets — télévision, téléphone, ordinateur, hi-fi, livres, cassettes, CD, DVD — et les meubles associés embellissent l'espace grâce à une esthétique soignée et futuriste socialement valorisante, régulièrement renouvelée, faite de rondeurs, de revêtements métallisés ou de plastiques préformés, de couleurs vives quelquefois, de lignes pures, expression d'une certaine ascèse, ou d'un goût plus kitch suivant les groupes sociaux. Un autre trait est la qualité spatiale de l'ensemble. D'abord par sa surface : le séjour est la plus grande pièce du logement, ce qui pour beaucoup est la condition d'un espace agréable. La noblesse de ses matériaux, sa facilité d'appropriation lui confèrent cette centralité. Si le mobilier traditionnel reste une valeur puisqu'il exprime une mémoire familiale et sociale, la modularité du kit est souvent privilégiée par les jeunes ménages pour des raisons économiques et de confort.

La cuisine est le deuxième espace du niveau à vivre. Dans les logements de surface limitée, elle est souvent ouverte afin d'offrir une impression de dégagement. Caractéristique qui signe sa filiation avec l'organisation « à l'américaine », à la mode dans les années soixante-dix, mais conception rapidement déçue du piédestal de la modernité au nom de la fonctionnalité. L'utilisateur a été convoqué comme témoin à charge (problèmes d'odeurs, de saleté, de vue, d'entretien) et les cuisines se sont refermées en même temps que leur surface a augmenté. L'ouverture a été sociologiquement justifiée par le recours croissant aux plats préparés, à la restauration rapide et par la désynchronisation des modes de vie entre les

²⁰ On distingue plusieurs formes d'aménagement du séjour-salon : la salle à manger de réception dominante (le rapport surface au sol/présence de baies vitrées ouvre ou ferme des possibilités) ; un équilibre entre séjour et salon exprimé dans un espace en L, avec de possibles dénivelés ; une combinaison lieu de repas-salon dans de petits logements ; la dominante salon avec du mobilier plus léger.

membres de la famille. Si le déjeuner est moins pris à domicile — cantine scolaire ou sandwiches —, le dîner en présence de tous est un moment familial important, et ce quelle que soit l'appartenance sociale. Le repas se consomme de plus en plus selon l'humeur et l'appétit, en présence ou non des autres membres de la famille. Il migre de la cuisine au coin salle à manger du séjour ; de la terrasse à la table basse du salon. Le petit déjeuner, pris seul ou en famille, est une valeur sûre pour les classes moyennes et supérieures. Pour les familles, le petit déjeuner pris collectivement compense le fait de ne pas pouvoir prendre le repas de midi ensemble. Le week-end implique un autre rythme de vie : la cuisine est plus raffinée, plus conviviale, les invités plus fréquents (fêtes religieuses, familiales). On redécouvre un espace symboliquement gratifiant comme l'ont compris les cuisinistes qui proposent des équipements sophistiqués. La cuisine soutient une forme d'art populaire accessible à tous sans distinction de classe. L'énorme médiatisation, voire la patrimonialisation, de recettes de cuisine traditionnelles ou contemporaines, locales ou internationales, justifient la qualité d'un lieu (surface, organisation des espaces, lumière, décoration).

La cuisine fermée perpétue une tradition en même temps qu'elle répond à une commodité, commune à nombre de catégories sociales : son entretien et son rangement. Une seule porte fermée suffit pour masquer le désordre et les coulisses de la préparation des repas. Le cycle préparation et prise des repas puis rangement a sa pleine efficacité dans une unité de lieu. On y accueille des convives sélectionnés. La famille s'y rassemble quotidiennement pour communiquer. La télévision y est de plus en plus présente. La cuisine fermée n'est pas un attribut de la seule maison individuelle ; elle a également ses défenseurs dans l'habitat collectif y compris dans des logements de surface plus réduite. Quelquefois, dans des circonstances difficiles, les habitants cherchent à aménager deux espaces distincts. La partie « laboratoire » comprend les appareils ménagers (au minimum trois) et ce qui est nécessaire au cycle des repas. Sa localisation est déterminée par les points fixes (évier, évacuation, prises électriques). La partie « repas » est si possible à la lumière pour être plus agréable et doit être libre de contraintes de circulation. Un aménagement qui doit composer avec la rigidité de l'espace disponible (cuisine-couloir, emplacement des portes, etc.).

Le troisième composant du niveau à vivre est celui des extensions extérieures. Terrasse — une, le plus souvent deux, quelquefois trois —, loggia, balcon et jardin en déclinent les principales formes. Pour les habitants, ils améliorent la qualité du logement. Un couple conçoit sa terrasse comme un lieu de détente où prendre les repas et recevoir des amis. Il compte y ajouter des plantes grimpantes pour masquer la barrière

Bibliographie

- ACKERMANN *et al.*, *Imaginaires de l'insécurité*, Paris, Librairie des Méridiens, 1983.
- ALLEMAND S., ASCHER F., LEVY J. (dir.), *Les Sens du mouvement, Modernité et mobilités dans les sociétés urbaines contemporaines*, Paris, Belin, 2004.
- AMAR G., *Mobilités urbaines, Éloge de la diversité et devoir d'invention*, La Tour-d'Aigues, L'Aube, 2004.
- ARGAN G. C., *The Renaissance City*, New York, George Braziller, 1969.
- ARIÈS P., DUBY G., *Histoire de la vie privée* (t. 1 et 2), Paris, Seuil, 1985.
- ASCHER F., *La République contre la ville, Essai sur l'avenir de la France urbaine*, La Tour-d'Aigues, L'Aube, 1998.
- ASCHER F., *Ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs*, La Tour-d'Aigues, L'Aube, 2001.
- AUBERTEL P., BONNET M. (dir.), *La Ville aux limites de la mobilité*, Paris, Puf, 2006.
- AVENEL C., *Sociologie des « quartiers sensibles »*, Paris, Armand Colin, 2004.
- BACHELARD G., *La Poétique de l'espace*, Paris, Puf, 1957.
- BASSAND M., KAUFMANN V. et JOYE D. (dir.), *Enjeux de la sociologie urbaine*, Lausanne, PPUR, 2001.
- BAUER G., BAUDEZ G. et ROUX J.-M., *Banlieues de charme ou L'Art des quartiers-jardins*, Aix-en-Provence, Pandora, 1980.
- BAUMAN Z., *Globalization, The Human Consequences*, Londres, Polity Press and Blackwell Publishers Ltd, 1998.
- BECK U., *La Société du risque, Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier, 2001.
- BELLANGER F., *Habitat(s), Questions et hypothèses sur l'évolution de l'habitat*, La Tour-d'Aigues, L'Aube, 2000.
- BENOÎT J.-M., BENOÎT P., *La France qui bouge*, Paris, Romillat, 1995.
- BERGER M., *Les Périurbains de Paris, De la ville à la métropole éclatée ?*, Paris, CNRS Éditions, 2004.
- BERNARD Y., JAMBU, M., « Espace habité et modèles culturels », *Ethnologie française*, 1978/1.
- BERNARD Y., SEGAUD M. (dir.), *La Ville inquiète, Habitat et sentiment d'insécurité*, Éditions de l'Espace européen, coll. « Géographies en liberté », 1991.
- BERQUE A., *Anthropologie de l'habiter, Vers le nomadisme*, Paris, Puf, 2002.
- BLAKELY E., SNYDER M. G., *Forteress America, Gated Communities in United States*, Washington, Brookings Institut Press, 1997.
- BODY-GENDROT S., *Villes, La Fin des violences*, Paris, Presses de Sciences-Po, 2001.

- BOLTANSKI L., CHIAPELLO E., *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999.
- BONIN P., VILLANOVA (DE) R., *D'une maison à l'autre, Parcours et mobilités résidentielles*, Paris, Créaphis, 1999.
- BONNET M., AUBERTEL P. (dir.), *La Ville aux limites de la mobilité*, Paris, Puf, coll. « Sciences sociales et sociétés », 2006.
- BOURDIEU P., *La Distinction, Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979.
- BOURDIEU P., *Les Structures sociales de l'économie*, Paris, Seuil, 2000.
- BRUN J., RHEIN C. (dir.), *La Ségrégation dans la ville, Concepts et mesures*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- CAPRON G., « Ensembles résidentiels fermés », *L'Espace géographique*, 2004/2 (t. 33).
- CASTEL J.-C., *L'Étalement urbain*, entretiens territoriaux de Strasbourg, Certu, 2004.
- CASTEL R., HAROCHE C., *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi, Entretiens sur la construction de l'individu moderne*, Paris, Fayard, 2001.
- CASTLES S., MILLER M. J., *The Age of Migration, International Population Movements in the Modern World*, Londres, Palgrave Macmillan Ltd, 2009.
- CERTEAU (DE) M., *L'Invention du quotidien*, Arts de faire [1980], vol. 1, Paris, Gallimard, 1990.
- CERTEAU (DE) M., GIARD, L. et MAYOL P., *L'Invention du quotidien, Habiter, cuisiner*, vol. 2, Paris, Gallimard, 1994.
- CHAMBOREDON J.-C., LEMAIRE M., « Proximité spatiale et distance sociale : les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, XI-1, janv.-fév. 1970.
- CHARMES E., *La Vie périurbaine face à la menace des « gated communities »*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- CHAUVEL L., *Les Classes moyennes à la dérive*, Paris, Seuil, 2006.
- CLERVAL A., « Les anciennes cours réhabilitées des faubourgs, une forme de gentrification à Paris », *Espaces et sociétés*, n° 132-133, 2008, p. 91-106.
- COHEN P., *Protéger ou disparaître, Les Élités face à la montée des insécurités*, Paris, Gallimard, 1999.
- CONAN M., *Frank Lloyd Wright et ses clients, Essai sur la demande adressée par des familles aux architectes*, Paris, CSTB, 1988.
- DAVIS M., *City of Quartz, Los Angeles, capitale du futur*, Paris, La Découverte, 1997.
- DE ROUX A., *Villes neuves, urbanisme classique*, Paris, Desclée de Brouwer, 1997.
- DEBARRE A., « Des architectes et des maisons, approches contemporaines en France », *Bulletin d'information de l'École de Paris-Villemin*, n° 23, juin 1996, p. 8-10.
- DELUMEAU J., *La Peur en Occident, XIV-XVIII^e siècles*, Paris, Fayard, 1978.
- DELUMEAU J., *Rassurer et protéger, Le Sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*, Paris, Fayard, 1989.
- DEVISME L., *La Structuration du périurbain*, synthèse bibliographique, DRE Pays-de-Loire, 2007.
- DIDIER S., *Une île dans la ville ? Invention, négociation et mise en pratique du modèle de ville Disney à Anaheim (Californie), 1950-2000*, thèse de doctorat, université de Paris-I, 2000.

- DONZELOT J., « La nouvelle question urbaine », *Esprit*, n° 11 : *Quand la ville se défait*, nov. 1999, p. 87.
- DONZELOT J., MEVEL C. et WYVEKENS A., *Faire société, La Politique de la ville aux États-Unis et en France*, Paris, Seuil, 2003.
- DREYFUSS J., *La Ville disciplinaire*, Paris, Galilée, 1976.
- DUBET F., LAPEYRONNIE D., *Les Quartiers d'exil*, Paris, Seuil, 1992.
- DUBOIS-TAINE, CHALAS Y., *La Ville émergente*, Paris, La Tour-d'Aigues, L'Aube, 1997.
- DUBOST F., *Les Jardins ordinaires*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- DUNCAN J., « The House as a Symbol of Social Structure », in ALTMAN I., WERNER C. M., *Home Environments, Human Behavior and Environment*, vol. 8, New York, Plenum Press, 1985.
- ELEB M., *Se construire et habiter, Analyse psycho-sociale clinique*, thèse de doctorat en sociologie, université de Paris-VII, 1980, multig.
- ELEB M., VIOLEAU J.-L., *L'Architecture entre goût et opinion, Construction d'un parcours et construction d'un jugement*, rapport pour le ministère de la Culture, Mission du patrimoine ethnologique, 2005.
- ELEB M., VIOLEAU J.-L., *Entre voisins, Dispositif architectural et mixité sociale*, Paris, L'Épure, 2000.
- Esprit*, n° 11 : *Quand la ville se défait*, nov. 1999.
- ESTÈBE P., *Gouverner la ville mobile, Intercommunalité et démocratie locale*, Paris, Puf, coll. « La ville en débat », 2008.
- FLAMAND J.-P., *L'Abécédaire de la maison*, Paris, Éditions de La Villette, 2004.
- FOL J. (dir.), *Futur de l'habitat*, Paris, Jean-Michel Place Éditeur, Puca, janv. 2008.
- FOUCAULT M., *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.
- FOURCAUT A., *La Banlieue en morceaux, La Crise des logements défectueux en France dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Créaphis, 2000.
- GARNIER J.-P., *Le Nouvel Ordre local, Gouverner la violence*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- GENESTIER P., « La ville fragmentée », *Villes en parallèle*, n° 14, Nanterre, juin 1989.
- GHIRARDO D., *Les Architectures postmodernes*, Paris, Thames & Hudson, 1997.
- GHORRA-GOBIN C., *La Ville américaine, Espace et société*, Paris, Nathan-Université, 1998.
- GHORRA-GOBIN C. (dir.), *Réinventer le sens de la ville, Les Espaces publics à l'heure globale*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- GIDDENS A., *Modernity and Self Identity in the Late Modern Age*, Cambridge, Polity, 1991.
- GUIGOU B., LELEVRIER C., *La Résidentialisation*, rapport final, t. 1, *Genèse, références et effets attendus d'une pratique d'aménagement*, université de Paris XII/Val-de-Marne, IAU-RIF, juin 2004.
- HANNERZ U., *Explorer la ville*, Paris, Minuit, 1983.
- HAUMONT B., MOREL A., *La Société des voisins*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme (MSH), 2005.
- HAUMONT N. (dir.), *La Ville, Agrégation et ségrégation sociales*, Paris, L'Harmattan, coll. « Habitat et sociétés », 1996.
- HAUMONT N., RAYMOND H., DEZÈS M.-G. et HAUMONT A., *L'Habitat pavillonnaire*, Paris, L'Harmattan, coll. « Habitat et sociétés », 2001.

- Insee Première*, n° 1129 : *Les Déplacements domicile-travail amplifiés par la périurbanisation*, mars 2007.
- JAILLET M.-C., « La maison individuelle : de la distinction à la banalisation », in *La Ville étalée en perspectives*, actes du colloque de Toulouse, janv. 2003.
- JAILLET M.-C., « L'espace périurbain : un univers pour les classes moyennes », in *La Ville à trois vitesses : gentrification, relégation, périurbanisation*, Paris, Esprit, 2004.
- KAUFMANN V., *Les Paradoxes de la mobilité, Bouger, s'enraciner*, Genève, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2008.
- LAGRANGE H., ROCHÉ S., *Baby Alone in Babylone*, Grenoble, CERAT-IEP, 1998.
- LAVIGNE G., DAUDELIN N. et RITCHOT G., « L'ethnisation de l'établissement humain en Amérique du Nord : l'exemple du quartier portugais à Montréal », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 39, n° 108, 1995, p. 417-444.
- LE BRETON E., *Domicile-travail, Les Salariés à bout de souffle*, Paris, Les Carnets de l'info, 2008.
- LE COUÉDIC D., *La Maison ou L'Identité galvaudée*, Rennes, PUR, 2003.
- LE GOIX R., *Les « gated communities » aux États-Unis, Morceaux de villes ou territoires à part entière ?*, thèse de doctorat de géographie, Paris, université Paris I/Panthéon-Sorbonne, multig.
- LE GOIX R., « Les communautés fermées dans les villes des États-Unis, Aspects géographiques d'une sécession urbaine », *L'Espace géographique*, n° 1, 2001, p. 81-93.
- LE JEANNIC T., « Trente ans de périurbanisation », *Économie et statistique*, Insee, n° 307, 1997.
- LE LOUARN P., « Les villes fermées ou l'impuissance du droit », *Études foncières*, n° 105, sept. 2003.
- LÉGER J.-M., *Derniers domiciles connus, Enquête sur les nouveaux logements, 1970-1990*, Paris, Créaphis, 1990.
- LÉGER J.-M. et al., *La Ville à livre ouvert, Lectures d'architectures et parcours en médiathèques*, IPRAUS, rapport pour la mission « ethnologie » du ministère de la Culture et de la Communication, 2003.
- LÉGUÉ P., « La maison individuelle un idéal de vie ? », *Informations sociales*, n° 130, 2006/2, p. 28-36.
- Les Annales de la recherche urbaine*, n° 65 : *Propriété individuelle et gestion collective, Les lotissements chics*, 1994.
- Les Cahiers de l'AURIF*, n° 133-134 : *Espaces publics, espaces de vie, espaces de ville*, 2002.
- Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, n° 1 : *Espace et sécurité*, 1999.
- Les Cahiers de la sécurité intérieure*, n° 43 : *Urbanisme et sécurité, Vers un projet urbain*, 2001.
- LEVITT P., « Social Remittances : Migration Driven Local-Level Forms of Cultural Diffusion », *International Migration Review*, vol. 32, n° 4, 1998, p. 926-948.
- LÉVY J.-P., DUREAU F., *L'Accès à la ville, Les Mobilités spatiales en questions*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- LOW S. M., « The Edge and the Center : Gated Communities and the Discourse of Urban Fear », *American Anthropologist*, vol. 103, n° 1, 2001, p. 45-58.
- MADORÉ F., « L'essor des ensembles résidentiels clos en France, Un phénomène en expansion et aux ressorts multiples », *Geographica Helvetica*, n° 4, 2003.

- MADORÉ F., « Les ensembles résidentiels fermés en France, La forme d'habitat d'une société de l'incertitude », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 95, juin 2004.
- MAITRIER L., « La production du beau, Trois études sociologiques sur l'habitation populaire », *Revue du Mauss*, n° 18, 2001.
- MANGIN D., *La Ville franchisée, Formes et structures de la ville contemporaine*, Paris, Éditions de La Villette, 2004.
- MARCUS M. (dir.), « Ennemis ou solidaires », revue *Autrement*, n° 104 : *Obsession sécurité*, 1989.
- MARTUCELLI D., *Sociologies de la modernité, L'Itinéraire du xx^e siècle*, Paris, Gallimard, 1999.
- MAURIN É., *Le Ghetto français, Enquête sur le séparatisme social*, Paris, Seuil, 2004.
- MAYOUX J., *Demain l'espace, L'Habitat individuel périurbain*, Paris, La Documentation française, 1980.
- MC KENZIE E., *Privatopia : Homeowner Associations and the Rise of Residential Private Government*, New Haven, Yale University Press, 1996.
- MENDRAS H., *La France que je vois*, Paris, Autrement, 2002.
- MONNET J.-C. (dir.), « Réponses à l'insécurité », *Problèmes politiques et sociaux*, n° 641, 1990.
- MONTULET B., *Les Enjeux spatio-temporels du social, Mobilités*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- MUCCHIELLI L., ROBERT P., *Crime et sécurité, L'État des savoirs*, Paris, La Découverte, 2001.
- NEWMAN O., *Defensible Space, Crime Prevention Through Urban Design*, New York, Collier Books, Macmillan, 1972.
- ORFEUIL J.-P. (dir.), *Transports, pauvretés et exclusions, Pouvoir bouger pour s'en sortir*, La Tour-d'Aigues, L'Aube, 2004.
- ORTAR N., « Entre ville et campagne, Le difficile équilibre des périurbaines lointaines », *Métropoles*, n° 3, 2008.
- OSTROWETSKI S., BORDREUIL J.-S., *Le Néo-style régional, La Reproduction d'une architecture pavillonnaire*, Paris, Dunod, 1980.
- PERIANEZ M., « Étude sur la validité des sondages d'opinion dans le domaine de l'esthétique architecturale », Puteaux, PCA, 1995.
- PERIANEZ M., MARGHIERI I. et SECHET P., *Le Jeu-test : architecture, psychanalyse, morphologie (APM)*, Paris, CSTB, 1985.
- PEZEU-MASSABUAU J., *Demeure mémoire, Habiter : code, sagesse, libération*, Marseille, Parenthèses, 1999.
- PHARABOD A.-S., « Territoires et seuils de l'intimité familiale, Un regard ethnographique sur les objets multimédias et leurs usages dans quelques foyers franciliens », *Réseaux*, n° 123, 2004.
- PINÇON M., PINÇON-CHARLOT M., *Dans les beaux quartiers*, Paris, Seuil, 1989.
- PINSON D., *Du logement pour tous aux maisons en tous genres*, Paris, Plan Construction Architecture, 1988.
- PINSON D., *Usages et architecture*, Paris, L'Harmattan, 1993.
- PINSON D., THOMANN S., *La Maison en ses territoires, De la villa à la ville diffuse*, Paris, L'Harmattan, 2002.

- POTIER F., *Le Périurbain, Quelle connaissance ? Quelles approches ?*, Certu, mai 2007.
- RAYMOND H., *Architecture, Les Aventures spatiales de la raison*, Paris, Centre Georges Pompidou, CCI, 1984.
- RIFKIN J., *L'Âge de l'accès, La Révolution de la nouvelle économie*, Paris, La Découverte-Syros, 2000.
- ROCHÉ S., *Le Sentiment d'insécurité*, Paris, Puf, 1993.
- ROCHÉ S., *La Société incivile, Qu'est-ce que l'insécurité ?*, Paris, Seuil, 1996.
- SASSEN S., *La Ville globale*, Paris, La Découverte, 1997.
- SEGAUD M., *Esquisse d'une sociologie du goût en architecture*, thèse de doctorat, Paris, 1988, multig.
- SEGAUD M., *Anthropologie de l'espace, Habiter, fonder, distribuer, transformer* [2007], Paris, Armand Colin, 2010.
- SEGAUD M., BONVALET C. et BRUN J., *Logement et habitat, L'État des savoirs*, Paris, La Découverte, 1998.
- SENNETT R., *Les Tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil, 1995.
- SERFATY-GARZON P., *Chez soi, Les Territoires de l'intimité*, Paris, Armand Colin, 2003.
- SERFATY-GARZON P., « L'appropriation », in *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*, Paris, Armand Colin, 2003.
- SINGLY (DE) F. et al., *Libres ensemble, L'Individualisme dans la vie commune*, Paris, Nathan, 2000.
- TABET J., « La résidentialisation du logement social à Paris. Paradoxes et retournement des discours et des pratiques dans les opérations de requalification des grands ensembles », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 83-84, sept. 1999, p. 155-163.
- TAPIE G. (dir.), *Maison individuelle, architecture et urbanité*, La Tour-d'Aigues, L'Aube, 2005.
- TAPIE G., *Vivre en maison individuelle, Une expérience résidentielle renouvelée*, publications du CAUE du Rhône, 2008.
- TAPIE G. et al., « Banalisation sécuritaire dans l'habitat : un modèle français de la fermeture résidentielle ? », in FOL J. (dir.), *Futur de l'habitat*, Paris, Jean-Michel Place, 2008.
- THUILLIER G., « Les quartiers enclos à Buenos Aires : quand la ville devient country », *Cahiers des Amériques latines*, n° 35, 2001, p. 41-56.
- TISSOT S., « Naissance d'un quartier "historique" : patrimonialisation architecturale et luttes politiques dans le South End de Boston (1965-1995) », *Sociétés contemporaines*, n° 80, 2010/4, p. 5-28.
- TRILLING J., « La privatisation de l'espace public en Californie », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 57-58, 1992.
- URBAIN J.-D., *Paradis verts, Désirs de campagne et passions résidentielles*, Paris, Payot, 2002.
- Urbanisme*, n° 312 : *Villes privées*, mai-juin 2000.
- Urbanisme*, n° 323 : *Tranquillité publique ou sécurité privée ?*, mars-avril 2002.
- URRY J., *Sociologie des mobilités, Une nouvelle frontière pour la sociologie ?*, Paris, Armand Colin, 2005.

- VIARD J., *Éloge de la mobilité, Essai sur le capital temps libre et la valeur travail*, La Tour-d'Aigues, L'Aube, 2006.
- VIGATO J.-C., *L'Architecture régionaliste : France*, Paris, Norma, 1994.
- VIGOUROUX F., *L'Âme des maisons, Essai*, Paris, Puf, 1996.
- VILLANOVA (DE) R., « Cultures et architectures de l'entre-deux », *Espaces et sociétés*, n° 113-114, fév.-mars 2003.
- VIRILIO P., *L'Insécurité du territoire*, Paris, Galilée, 1976.
- WACQUANT L., *Les Prisons de la misère*, Paris, Raisons d'agir, 1999.
- WIEL M., *Ville et mobilité, Un couple infernal ?*, La Tour-d'Aigues, L'Aube, 2005.

Études et enquêtes de référence

- TAPIE G. avec MAZEL C., MASSON C. et GERBEAUD F., *Les Diversités, Une expérimentation d'habitat social — Processus expérimental et appropriation* : t. 1, *Processus expérimental* ; t. 2, *La Conception* ; t. 3, *Usages et appropriation* ; t. 4, *Entretiens et méthodologie* ; t. 5, *Cahier graphique*, 2010.
- TAPIE G., *Résidentialiser les ensembles de logements sociaux, plate-forme d'observation des projets et des stratégies urbaines de l'agglomération bordelaise*, GИPEAU-CUB, 2008.
- TAPIE G., GUILLEMET J.-P. et MAZEL C., *Bétheny, Habiter une cité-jardin contemporaine*, avec la collab. de SALLENAVE C. et PETUAUG-LÉTANG C., Paris, Puca, ministère de l'Équipement, 2007.
- TAPIE G. (dir.), *Maison individuelle, architecture, urbanité*, La Tour-d'Aigues, L'Aube, 2005.
- TAPIE G., GAUDIBERT F., MAZEL C. et MASSON C., *Vers une privatopia à la française ? La Tentation sécuritaire dans l'habitat*, Puca, 2006.
- TAPIE G., *Maison individuelle, architecture, urbanité, Animation et coordination scientifique*, rapport d'activité 1999-2003, Puca, 2003.
- TAPIE G. (dir.), *Usages et conception architecturale, Une nouvelle vision de la programmation*, rapport d'étude pour le CILG, 1995.
- CHIMITS C., RATHIER F. et TAPIE G., *Blanquefort, De la conception aux modes d'appropriation*, Plan Urbanisme Construction, 1992.
- CHIMITS C., RATHIER F. et TAPIE G., *Le Logement étudiant en résidence collective, Mémento spatial provisoire*, Paris, Plan Construction Architecture, 1991.
- TAPIE G. et al., *Les Échecs d'accession à la propriété*, CNAF, 1988.
- 1985-1992 : Travaux de recherche sur les politiques de la ville et leur développement : réhabilitation de grands ensembles (Bordeaux, Paris, Pau, La Rochelle), actions en faveur du logement pour les plus démunis, projets de quartiers.

Table

Liminaire	5
Usages sociaux et individualité	11
Le lotissement pavillonnaire, la résidence sécurisée, l'hybride urbain	73
Conception et pratiques : l'appropriation	147
Conclusion	221
Bibliographie	229